L’Intranquille.

Mérite ce surnom.

 Titre d’un petit ouvrage sur le peintre *Garouste* et qui raconte sa vie pas vraiment tranquille.

Par une bipolarité qui, en effet, perturbe régulièrement le cours de son existence et de sa production artistique.

À se poser la question de comment on peut encore créer lorsqu’une telle « maladie » vous colle le train.

Et bien il crée.

Et nous en sommes les témoins avec trois expositions qui lui sont consacrées.

Une dans les locaux de *Templon*, son galeriste *Français*, une autre dans le *Musée chasse, pêche et nature*, et la troisième, monumentale, dans la cour des *Beaux-arts de Paris.*

Pour la première, deux salles.

Une qui présente peu d’œuvres, et la seconde beaucoup plus.

Ce texte manque de précision, mais cette notion me refile le bourdon.

J’ai beaucoup aimé ce qui est présenté dans la première salle, *du Garouste-Garouste.*

Moins dans la seconde, avec du *Garouste* mais ficelé par une sorte de foi religieuse béate.

Qui tarabuste méchamment son art.

Qui le déglingue.

Suis-je objectif ?

Peut-on, l’être en art ?

Je ne sais pas répondre à ces questions un peu subsidiaires pour moi.

Je ressens, je n’analyse pas.

Il y a pourtant des compositions qui se cassent la binette, des déformations anatomiques que *Picasso* pouvait se permettre, le grotesque était son terrain de chasse privilégié.

Mais pas *Garouste.*

Alors je suis mal à l’aise devant cette débauche de corps tordus, déformés avec un excès grand-guignolesque qui confine au ridicule.

Ses couleurs sont toujours, par contre, d’une audace et d’une beauté incomparables.

Qui ne suffisent pas à sauver l’accrochage.

Une sorte de *Radeau de la Méduse* picturale.

De cannibalisme appliqué à la création.

Le *Musée de la chasse* rattrape un peu le coup avec une suite dédiée au mauvais sort que *Diane* inflige à *Actéon* qui l’a vue nue, en le transformant en cerf.

Et qui se fera bouffer par ses chiens.

Logique, non ?

Là, les déformations sont acceptables.

Elles n’empêchent pas l’adhésion de notre regard.

Et les déclinaisons du mythe avec l’huile, le crayon et la plume m’ont botté le train.

Je ne suis pas masochiste, mais j’ai aimé ce bottage de cul qui m’a fait recoller aux intentions picturales d’un *Garouste* retrouvé.

Débarrassé des ses interprétations du *Talmud* et autres fariboles religieuses.

Puis, puis, puis, les *Beaux-arts*!

Nous avions déjà rencontré ses immenses toiles, ses chapiteaux et l’iconographie qui conte des histoires de culs d’une saine vitalité, à grands coups de brosses sur un support grossier.

Qui confère à la peinture une âpreté salvatrice.

Et puis, cette cour intérieure de l’école vaut à elle seule le déplacement.

Avec les ateliers qui la bordent sur deux étages.

C’est du fastueux, de l’immense, du classique.

Qui fait un splendide écrin aux œuvres de notre cher *Intranquille.*

Alors, le travail de cet artiste pas tout à fait ordinaire et qui raconte, volontiers, qu’il n’a rien appris lors de son séjour dans cette école, reste malgré tout exemplaire.

Qu’il arrive encore à peinturlurer pleine pâte des formats qui épuiseraient des plus jeunes, surtout habitués, c’est hélas le constat, à disserter sur leurs nanars, comme l’enseigne ce haut lieu international de l’art ou s’expose un ancien élève qui ne lui doit rien, m’époustoufle.

Un vrai performer l’*Intranquille* à qui l’on souhaite une très, très longue vie de créations intranquilles.